TRÉSOR FILMS PRÉSENTE

PIO MARMAÏ

VIMALA PONS

BENOÎT POELVOORDE

LEÏLA BEKHTI

SWANN ARLAUD

COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS

UN FILM DE

DOUGLAS ATTAL

AVEC LA PARTICIPATION DE CLOVIS CORNILLAC PRODUIT PAR ALAIN ATTAL EMMA JAVAUX ET MARIE JARDILLIER

SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES DOUGLAS ATTAL MÉLISA GODET ET CHARLOTTE SANSON EN COLLABORATION AVEC CÉDRIC ANGER ET GÉRALD BRONNER D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE GÉRALD BRONNER

DURÉE : 1H40

LE 9 JUILLET | NETFLIX

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION

LOANN GREULICH

TÉL. : 01 45 63 73 04

LGREULICH@DOMINIQUESEGALL.COM

NETFLIX

RADIA KERROUMI

RKERROUMI@NETFLIX.COM

SOMMAIRE

SYNOPSIS P.3

ENTRETIEN AVEC DOUGLAS ATTAL P.4
ENTRETIEN AVEC PIO MARMAÏ..... P.8
ENTRETIEN AVEC VIMALA PONS..... P.11
ENTRETIEN AVEC BENOÎT POELVOORDE P.14
ENTRETIEN AVEC LEÏLA BEKHTI..... P.17
ENTRETIEN AVEC SWANN ARLAUD P.20

LISTE ARTISTIQUE..... P.22
LISTE TECHNIQUE P.23

SYNOPSIS

PARIS 2020. DANS UNE SOCIÉTÉ OÙ LES SURHOMMES SONT BANALISÉS ET PARFAITEMENT INTÉGRÉS, UNE MYSTÉRIEUSE SUBSTANCE PROCURANT DES SUPER-POUVOIRS À CEUX QUI N'EN ONT PAS SE RÉPAND. FACE AUX INCIDENTS QUI SE MULTIPLIENT, LES LIEUTENANTS MOREAU ET SCHALTZMANN SONT CHARGÉS DE L'ENQUÊTE. AVEC L'AIDE DE MONTÉ CARLO ET CALLISTA, DEUX ANCIENS JUSTICIERS, ILS FERONT TOUT POUR DÉMANTELER LE TRAFIC. MAIS LE PASSÉ DE MOREAU RESSURGIT, ET L'ENQUÊTE SE COMPLIQUE...

Entretien avec DOUGLAS ATTAL

RÉALISATEUR ET COSCÉNARISTE

À QUAND REMONTE VOTRE PASSION POUR LES SUPER-HÉROS ?

Cette passion est née quand j'étais tout petit. Mon père lisait le magazine *Strange* mais j'y voyais un côté un peu vieillot qui ne m'a pas séduit tout de suite. Par contre, quand j'ai vu la série animée *Batman* à 6 ou 7 ans, je suis entré dans une sorte d'obsession. C'est pour moi une œuvre immense, qui m'a éveillé à beaucoup de choses différentes : les super-héros mais aussi le polar et une manière de raconter chaque personnage avec tendresse et humanité. Même dans le traitement des méchants, il y a toujours une dimension très faillible qui en fait des personnages dignes des tragédies grecques. Ce dessin animé m'a ensuite emmené vers les comics, les BD de super-héros DC et Marvel autant que les BD indépendantes. Et en grandissant, je me suis pris de passion pour toutes les bandes dessinées qui faisaient un pas de côté et racontaient les super-héros de manière différente et post-moderne, en montrant davantage leur vie personnelle. Des œuvres qui abordaient le genre sous l'angle du polar m'ont aussi marqué, comme *Gotham Central*, qui s'intéresse au quotidien des policiers de Gotham City, pour qui les super-héros ne sont plus des idoles mais simplement des problèmes de plus à régler. Et puis *Watchmen* a été un vrai pivot à 14 ou 15 ans. Cela m'a permis de rester fan de super-héros à l'adolescence, car j'ai soudain réalisé que les récits de super-héros parlaient aussi de la vie adulte et qu'il me restait encore beaucoup de lectures et d'explorations à faire dans ce genre.

COMMENT EST ENSUITE NÉ CET AMBITIEUX PROJET DE FILM ?

Quand j'ai lu il y a dix ans le roman de Gérald Bronner, *Comment je suis devenu super-héros*, j'ai eu un coup de foudre. Et je me suis dit qu'il y avait là matière à faire un film qui puisse à la fois être intrinsèquement français et aborder de manière frontale le genre des super-héros. J'ai senti que le livre avait des références proches des miennes et j'ai été très touché par les relations entre les personnages, comme celle entre le personnage principal du policier et ce super-héros fatigué, malade et à la retraite qu'est Monté Carlo. L'idée d'un univers très désenchanté que le personnage central tente à sa manière de réenchanter se rapprochait en plus de ce que j'avais évoqué dans mon premier court métrage, SANTA CLOSED, qui parlait d'un Père Noël qui est persuadé qu'on ne croit plus en lui. Ce qui m'a accroché dans le roman est vraiment cette question : dans un monde où les super-héros sont partout mais où on ne prête plus attention à eux, comment fait-on pour retrouver de l'héroïsme et s'émerveiller devant des super-pouvoirs ?

« UN FILM DE SUPER-HÉROS QUI PARLE À TOUT LE MONDE »

QUEL TYPE DE TRAVAIL L'ADAPTATION DU ROMAN A-T-ELLE DEMANDÉ ?

Le roman est français mais se déroule aux États-Unis. Et on s'est rendu compte en discutant avec Gérald Bronner et le scénariste Cédric Anger, que, pour en faire un film vraiment français, il ne suffisait pas de transposer New York à Paris mais qu'il fallait un travail de fond sur les personnages et l'univers. Nous avons ainsi amené des influences de polars français, comme L.627 de Bertrand Tavernier ou la série « *Engrenages* », pour cet aspect quotidien qui nous fait voir des policiers dans leur bureau. On a ensuite longuement travaillé sur le scénario avec Charlotte Sanson et Mélisa Godet pour renforcer l'humanité des personnages, trouver le bon ton, amener une dimension humoristique à petites doses. On souhaitait aussi avoir des personnages féminins forts, c'est dans cette perspective qu'on a créé le personnage du lieutenant Schaltzmann (Vimala Pons) aux côtés du lieutenant Moreau (Pio Marmaï). On a également transformé en personnage féminin le rôle que joue Leïla Bekhti qui était initialement un personnage masculin dans le roman. Ma volonté était vraiment de faire un film de super-héros qui parle à tout le monde.

IL Y A AUSSI UNE INTRIGUE POLICIÈRE CENTRÉE SUR LA JEUNESSE.

Oui, la jeunesse était un bon socle pour traiter la thématique d'un monde en perte de repères. On a eu l'idée d'une drogue donnant des super-pouvoirs et cela nous a amenés à explorer la jeunesse. Car si un jeune a accès à une telle drogue, cela n'en fait pas forcément un super-méchant de vouloir essayer, il est normal qu'il veuille expérimenter cette possibilité d'envoyer des flammes pendant quelques minutes. On pose ainsi la question : l'héroïsme consiste-t-il à avoir des super-pouvoirs et donc à être plus puissant que les autres ou plutôt à tenter de faire le bien comme on le peut, à son niveau ? Les super-pouvoirs ne font pas nécessairement les super-héros. Cette enquête où il faut remonter du petit dealer au fournisseur jusqu'au gros fabricant renforce par ailleurs l'aspect de polar urbain du film.

LE FILM PREND EN EFFET PLACE DANS UN PARIS TRÈS MODERNE.

On a tourné dans les 18e et 19e arrondissements. Je souhaitais qu'on aille au cœur d'un Paris plus populaire, que l'on reconnaisse la ville tout en explorant ses endroits un peu vierges. Le 19e arrondissement a beaucoup évolué ces dernières années et montrer ce Paris contemporain permettait de sortir du côté parfois très tourné vers le passé qu'a la ville. Pour être crédible, cette brigade de policiers devait évoluer dans un Paris proche de celui qu'on connaît aujourd'hui. Et on a donc conçu, avec le concepteur graphique Aleksi Briclot et le chef décorateur Jean-Philippe Moreaux, une architecture parisienne moderne et actuelle.

ET COMMENT S'EST CONSTRUIT LE DUO DE POLICIERS, QUE JOUENT PIO MARMAÏ ET VIMALA PONS ?

On voulait, dans cet univers où les super-héros sont au cœur des discussions, mettre en avant des personnages sans pouvoirs qui accomplissent à eux deux presque autant que les super-héros. On adopte avec eux le point de vue de gens très humains qui, à leur petite échelle, ont aussi une part d'héroïsme et font du mieux qu'ils peuvent avec leur propre vision de la vie, de la justice et du bien. On a construit ces deux personnages en opposition mais en leur cherchant tout de même un terrain commun, une folie partagée. Schaltzmann amène quelque chose de très cash et nerveux là où Moreau a plutôt une forme de nonchalance et de mélancolie désabusée. Et ils vont mutuellement s'apporter des choses.

COMMENT AVEZ-VOUS À L'INVERSE PENSÉ LES SUPER-POUVOIRS DES SUPER-HÉROS ?

Si le pouvoir de téléportation de Monté Carlo (Benoît Poelvoorde) et la précognition - le fait de voir les choses à l'avance - de Callista (Leïla Bekhti) viennent du roman, notre travail a consisté à amener ces personnages à leur pouvoir, à faire en sorte que leur personnalité ait des liens avec la manière dont ils manifestent ces super-pouvoirs. La téléportation représente ainsi pour Monté Carlo une façon de fuir sa maladie, à laquelle il est pourtant toujours ramené. L'idée que Callista voie les choses quelques secondes ou minutes à l'avance lui permet de son côté de venir en aide à des jeunes qui sont peut-être sur le point de prendre un mauvais virage et qu'elle a le pouvoir de remettre dans le droit chemin avant même que les problèmes n'arrivent. Voilà pourquoi on a fait d'elle une super-héroïne reconvertie en éducatrice, dirigeante d'un centre sportif pour jeunes.

L'IDENTITÉ VISUELLE S'AVÈRE TRÈS ÉLABORÉE ET DONNE VIE À L'AMBITION DU FILM.

Ma préoccupation principale était que l'univers de polar réaliste et contemporain cohabite avec l'univers de super-héros. On a donc travaillé des costumes et des matières pour entremêler les deux univers. Il fallait en permanence rappeler cette iconographie de super-héros sans qu'elle soit trop envahissante. Le long manteau de Monté Carlo découle ainsi d'une volonté de ne pas avoir de cape dans le film mais d'avoir un élément qui puisse l'évoquer. Ce costume, qui offre un mouvement de tissu drapé quand il se téléporte, fait aussi écho à la vie quotidienne de Monté Carlo dans son appartement où il a ce peignoir qui souligne son côté dandy. Le principe d'un rappel des règles du récit de super-héros, plutôt que d'une reproduction des costumes de super-héros tels qu'ils sont dans les films et comics américains, a été déterminant. Avec le chef opérateur Nicolas Loir et le chef décorateur Jean-Philippe Moreaux, on a aussi travaillé une complémentarité de couleurs. Quand on poussait, comme dans le repaire du méchant, Naja, un décor avec des teintes violettes, on contrebalançait par exemple ensuite par du jaune. Ces couleurs complémentaires et ces oppositions entre chauds et froids étaient d'autant plus intéressantes pour le personnage de Naja, sa double-facette et son côté imprévisible.

COMMENT A JUSTEMENT ÉTÉ CONSTRUIT LE PERSONNAGE DU MÉCHANT, NAJA (SWANN ARLAUD) ?

On l'a construit comme un miroir de notre personnage principal, Moreau. Naja n'a pas de super-pouvoirs mais rêverait d'en avoir. Qu'est-ce que cela implique quand on est privé d'une partie de soi-même ? Je voulais qu'il ait une dimension vraiment tragique, quelque chose d'un destin brisé, un peu comme Moreau justement. On a aussi beaucoup construit le personnage avec Swann Arlaud, qui a amené toute cette démence et ce côté impulsif, pour en faire une sorte d'enfant qui s'amuse avec des jouets. Et puis le décor du repaire de Naja a été très important dans la conception graphique du film. La découverte de cet hippodrome désaffecté qui fut construit dans les années 1970 et fermé dans les

années 1990 a amené une patte qui a impacté tout le reste de la direction artistique. Ce décor dégradé par le temps collait parfaitement avec l'idée de ce personnage au passé glorieux dont la santé mentale s'est délitée au fil des années.

PARLEZ-NOUS DES SÉQUENCES D'ACTION.

On les voulait conformes à l'univers du film, c'est à dire réalistes. J'avais envie de bagarres crues, où la caméra est impliquée et embarquée dans l'action avec les personnages sans se contenter d'être une observatrice extérieure de l'action. Je trouve que les plus belles séquences de combats récentes en termes de mise en scène sont celles du réalisateur Gareth Evans dans THE RAID et THE RAID 2. La manière dont la caméra épouse le moindre petit mouvement de corps des protagonistes est exceptionnelle. Je pourrais aussi citer JOHN WICK ou ATOMIC BLONDE comme exemples de films où la caméra colle au plus près des coups.

LE TRAVAIL SUR LES EFFETS SPÉCIAUX SE RÉVÈLE ÉGALEMENT ESSENTIEL DANS LA RÉUSSITE DU FILM.

La rencontre avec le superviseur des effets spéciaux Alexis Wajsbrot a été déterminante. Il a découvert le film avec un montage terminé et s'est demandé comment les effets spéciaux pouvaient améliorer l'ensemble, au-delà de la seule question des super-pouvoirs. Les effets spéciaux ont par exemple permis de modifier le combat final car on a trouvé, à partir des plans qu'on avait tournés, des idées de montage rendant l'affrontement final encore plus intense. Les équipes des deux boîtes avec qui on a travaillé, Mikros et CGEV, ont parfaitement compris que les effets spéciaux devaient être des éléments intégrés à l'univers du film, sans prendre une place écrasante. Au tournage, le procédé technique prenait évidemment du temps mais cela n'a jamais empiété sur le travail avec les comédiens. Et durant la postproduction, Alexis Wajsbrot – qui a entre autres travaillé sur GRAVITY, DOCTOR STRANGE ou WONDER WOMAN 1984 – a donc fait office de coordinateur et a amené un vrai savoir-faire autant technique que narratif. Il faut aussi savoir que les deux boîtes d'effets spéciaux s'occupaient de super-pouvoirs différents et que, quand il y avait plusieurs super-pouvoirs dans le même plan, les deux boîtes truquaient le même plan sous la coordination bénéfique d'Alexis. Il y a eu du début à la fin un réjouissant travail collégial et collaboratif.

« EST-CE QU'ON SAIT VRAIMENT AIMER NOS HÉROS EN FRANCE ? »

FINISSONS AVEC UN AUTRE ÉLÉMENT PARTICULIÈREMENT CENTRAL : L'HARMONIE DU CASTING.

L'idée était d'avoir un casting qui soit un assemblage de comédiens qu'on n'identifie pas à un genre ou un type de film particulier. On voulait réunir des comédiens et comédiennes n'appartenant pas forcément aux mêmes univers. Je ne voulais pas de carcan mais au contraire un casting hétéroclite. Pio Marmaï navigue par exemple entre différents types de films et, s'il a un côté très déconneur et gouailleur, j'ai essayé d'explorer aussi son côté sombre, ce côté un peu torturé qu'il a en lui mais qu'il ne donne pas facilement. Cette capacité à passer d'un versant à l'autre était idéal pour ce rôle, on n'aurait pas pu trouver meilleur comédien. Vimala Pons vient quant à elle d'un cinéma moins identifié comme populaire mais elle tenait à incarner cette policière de la manière la plus vraie possible, elle voulait que ses gestes ou sa façon de tenir une arme soient totalement crédibles et elle a travaillé dur avec un coach. Leïla Bekhti s'est aussi beaucoup investie et entraînée, il y avait ce désir de se dépasser sur le plan physique, de donner beaucoup pour le rôle de Callista. Et c'était une fantastique expérience de travailler avec Benoît Poelvoorde, qui a un instinct d'acteur incroyable et qui comprend très vite les enjeux des séquences. Il a déjà montré dans plusieurs rôles sa tendresse et sa mélancolie et j'ai essayé de creuser tout cela avec lui pour retrouver ce personnage de Monté Carlo qui m'avait tant touché dans le roman, ce super-héros fatigué qui nie son état de santé et son âge. Et en faisant du double césarisé Swann Arlaud un authentique personnage de méchant, on ne s'est littéralement rien interdit sur ce casting.

AU FINAL, QUELLE VISION DES SUPER-HÉROS ESPÉREZ-VOUS QUE LE FILM TRANSMETTRA ?

Au départ, il y avait cette question : est-ce qu'on sait vraiment aimer nos héros en France ? Aux États-Unis, il y a par exemple cette admiration pour les forces de l'ordre ou les pompiers mais c'est assez différent en France, où existe une défiance naturelle vis-à-vis des personnes qui sont censées nous gouverner, nous représenter et structurer notre société. Je n'apporte d'ailleurs aucun jugement à cela, c'est un simple constat. Et le film pose du coup la question de savoir qui sont les véritables héros dans nos sociétés modernes. L'héroïsme n'est peut-être pas toujours grandiloquent, c'est quelque chose qui ne demande pas forcément que l'on soit un décideur, une personne haut placée ou qu'on soit détenteur d'un pouvoir particulier. J'ai voulu développer cette conception de héros invisibles, qui ne sont pas nécessairement les plus exposés aux regards. Et je voulais au final laisser le soin au public de choisir qui est son véritable héros.

Entretien avec PIO MARMAÏ

LIEUTENANT MOREAU

QUEL ÉTAIT VOTRE LIEN AVEC LA CULTURE DES SUPER-HÉROS AVANT DE JOUER DANS CE FILM ?

Je dirais que c'était une connaissance d'enfance intimement liée aux deux BATMAN de Tim Burton. J'étais très sensible à tout ce qui était de l'ordre du fantastique, de l'opéra et du théâtre dans ces deux films. Je n'ai par contre jamais vraiment lu de bandes dessinées de super-héros, même si je me souviens que ma mère avait des BD Marvel que je feuilletais avant même de savoir lire. La dimension mythologique qu'il y a dans la culture des super-héros me plaît en tout cas beaucoup : on a ce côté à la fois très accessible, avec un affrontement clair entre le Bien et le Mal, et en même temps une humanité intérieure qui se dégage, car ces personnages sont toujours bien plus complexes qu'il n'y paraît.

QU'EST-CE QUI VOUS A DONNÉ ENVIE DE PARTICIPER À *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS* ?

Douglas Attal a pensé à moi dès la genèse du projet et on a beaucoup échangé autour du film, de son personnage principal, de la direction d'écriture. Il se trouve que j'adore les projets qui me mettent dans une position d'intranquillité et où je me dis que je ne vais pas pouvoir me reposer sur des acquis ni sur des choses que j'ai déjà faites. Et là en l'occurrence, COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS était une proposition

totalement différente, rien que dans la manière de travailler en direct avec des objets qui n'existent pas. J'avais déjà tourné avec des faux décors ou des fonds verts, mais je n'avais jamais exploré cette dimension où un objet en polystyrène vole devant toi, où des pistolets en plastique flottent dans l'air avec des fils de pêche et où il faut réagir à des rayons laser qu'on ne voit pas sur le plateau. C'était autant inédit qu'excitant. Sur le tournage, il y a un accessoiriste au bout d'un couloir qui fait de faux bruits avec sa bouche et un autre type avec un manche à balai qui tapote sur un bouclier... donc là il faut faire confiance aux effets spéciaux et accepter la part d'inconnu. Et j'étais très attiré aussi par la dimension de science-fiction et de dystopie. Car j'ai envie d'aller aussi vers un cinéma spectaculaire, où on est cueilli par les images et où on peut s'amuser.

« J'AI ENVIE D'ALLER VERS UN CINÉMA SPECTACULAIRE »

VOUS ÉTIEZ SÉDUIT PAR CE MÉLANGE DES GENRES ?

Oui, le film propose des directions surprenantes. Il y a cette enquête qui renoue avec le film noir français et qui crée un sentiment d'urgence, avec des gens qui sont dans une recherche de vérité. Et à l'intérieur de ça, on a des personnages forts et assez drôles. Pour que cet ensemble fonctionne, il fallait un dosage subtil, qu'a parfaitement réussi Douglas Attal. Et c'est aussi quelque chose qui s'est créé sur le plateau avec les autres comédiens. Il y avait une excitation liée au casting, avec des acteurs venus de tous bords. Cela nous donnait la possibilité de faire des propositions de jeu pour prolonger l'identité ludique et comique présente dans le scénario et pour nous autoriser à tenter quelques petites fripouilleries.

COMMENT DÉCRIRIEZ-VOUS VOTRE PERSONNAGE, LE LIEUTENANT MOREAU ?

C'est un flic plutôt solitaire et tributaire de ce lien qu'il a eu par le passé avec des super-héros. Il vit dans la nostalgie de l'époque où il était agent de liaison de sa brigade auprès du Pack Royal, un groupe d'anciens justiciers tombés en désuétude. C'est une position qui n'est pas évidente pour lui : il vit dans une espèce de normalité, qui est ce monde rempli de super-héros au service de choses banales et quotidiennes, comme déplacer les poubelles. Mais il sait aussi qu'il est, de par son mystérieux passé, relié à quelque chose de plus grand et cela crée chez lui une sorte de refus d'appartenir à la banalité ordinaire. Il est donc au départ coincé dans un entre-deux frustrant. Et Moreau va peu à peu s'approprier son destin d'une manière qui me touche et me parle. C'est un accomplissement qui se fait à force de ténacité et de patience, ce n'est pas du tout une chose acquise qui s'obtient toute seule. C'est en cela que sa quête participe aussi d'un héroïsme quasi ordinaire, très plaisant à jouer.

ET COMMENT AVEZ-VOUS CONSTRUIT VOTRE DUO DE POLICIERS AVEC VIMALA PONS ?

Les personnages écrits par Douglas Attal avaient une identité très marquée. Moreau est un taiseux nonchalant, alors que Schaltzmann est plus méthodique et organisée. Elle souhaite faire équipe tandis que lui est plus individualiste et cela crée des oppositions comiques sur lesquelles on a pu s'appuyer. Comme on se connaît depuis un moment avec Vimala Pons, il y a eu une forme d'évidence dans notre interprétation de ce duo de flics, mais cela ne signifie pas pour autant que c'est plus facile à jouer. Douglas Attal nous a cependant laissé une marge de manoeuvre pour que l'on crée de nous-mêmes quelques traits de caractères et on a pu amener des micro-évènements amusants quand Moreau et Schaltzmann se trouvent tous les deux dans les bureaux. Leur relation est assez évolutive et c'était génial de pouvoir tourner ces moments un peu plus calmes où la comédie fonctionne pleinement.

DIRIEZ-VOUS QUE CE TOURNAGE FUT UNE EXPÉRIENCE UNIQUE DANS VOTRE CARRIÈRE ?

Oui, déjà parce qu'il y avait cette volonté de Douglas Attal de réunir des acteurs qui ont un profond sens de l'amusement. C'était une sorte d'usine à jeu sur le plateau et c'était important pour un film avec autant d'effets spéciaux. Car au milieu de tous ces objets invisibles, le plaisir et la confiance entre les comédiens nous permettaient de donner de l'épaisseur au film. Et tout l'aspect technique avait aussi quelque chose de très ludique en lui-même. On avait de nombreux rendez-vous à gérer en amont du tournage : les rendez-vous de bastons, d'envolées, de chutes, de flingues. Toutes ces répétitions étaient parfaitement réglées par l'excellente équipe cascades, qui nous a énormément aidés, de façon toujours bienveillante et rassurante. Et puis après il y a eu le vrai tournage, où tu arrives à 8h du matin avec des gars qui te propulsent soudain à quinze mètres de haut en une seconde ; ça c'est des trucs auxquels je n'étais pas habitué. Donc à 8h du matin, tu débarques et tu vois une grue de 35 mètres au milieu d'un stade avec énormément de monde autour. Il faut vraiment être prêt et s'accrocher.. Moi

j'ai vécu ça comme un enfant qui découvrait des jouets et qui vivait une aventure qui l'emmenait totalement ailleurs. Et à l'intérieur de ça il y avait donc des scènes plus intimistes avec Benoît Poelvoorde, Vimala Pons ou Gilles Cohen, qui demandaient dans le jeu un vrai abandon avec l'autre. Je suis très fier du résultat et je me dis que ça valait entièrement le coup qu'on aille au bout de ce projet fou.

COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS S'INSCRIT-IL À VOS YEUX DANS LA LIGNÉE D'AUTRES FILMS QUE VOUS AVEZ TOURNÉS, COMME *SANTA & CIE* QUI MÉLANGEAIT DÉJÀ FANTASTIQUE ET COMÉDIE ?

Il y a sans doute une continuité, oui, même si je ne l'avais pas forcément identifiée au départ. Ces types de propositions fortes sont rares en France. Et j'ai maintenant très envie de spectacle pur, d'univers singuliers… J'aime beaucoup dans COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS le fait qu'on reconnaisse Paris, qu'il y ait une identité visuelle qui se marie bien avec la langue française, qu'il y ait ce côté hexagonal totalement assumé. Et je pense que le film instaurera, dans la croyance collective, l'idée que le cinéma français peut s'emparer de n'importe quel code et mythe - que ce soit le film de super-héros ou le film noir - et se le réapproprier pour en faire un objet vivant, hyper contemporain et ultra spectaculaire, dans lequel on a envie de se plonger. Il ne faut pas s'interdire ce cinéma-là, on sait le faire en France. On n'a pas eu peur de cette proposition cinématographique et tout le monde s'est arraché à tous les postes. On ne pourra plus dire que ce type de projet est casse-gueule et je trouve ça très enivrant. Le film a cette ambition très généreuse d'offrir un retour à l'émerveillement, à l'inconnu et à la magie. Il y a une audace, un savoir-faire et une qualité, dont le cinéma français est parfaitement capable.

Entretien avec VIMALA PONS

LIEUTENANT SCHALTZMANN

QUEL RAPPORT ENTRETENIEZ-VOUS JUSQU'ICI AVEC LE CINÉMA DE SUPER-HÉROS ?

C'est un argument très fort pour moi de faire un film de super-héros. J'avais ainsi joué il y a quelques années dans VINCENT N'A PAS D'ÉCAILLES, de Thomas Salvador, qui était déjà un film de super-héros français, mais avec des effets spéciaux très « bios ». Le projet de Douglas Attal m'a beaucoup plu car les super-héros sont présents dans ma vie depuis que je suis toute petite, même s'il ne s'agit pas forcément de ceux de DC ou Marvel. Je pense plutôt à des figures comme Buster Keaton, qui créent de l'extraordinaire par la physicalité, l'acrobatie et l'entraînement répété du corps. Quand Buster Keaton se prend une devanture de maison devant lui, on est face à une pure performance de cascadeur. Ce qui me plaît énormément dans les films des origines du cinéma ou dans les comédies musicales, c'est ce moment de basculement poétique où on passe de l'ordinaire à l'extraordinaire.

ET VOUS AVEZ RETROUVÉ CETTE DIMENSION POÉTIQUE DANS LE PROJET DE DOUGLAS ATTAL ?

Oui, totalement. Les super-héros partent toujours d'une réalité : ils ont des névroses, des traumatismes et des faiblesses qu'ils transforment en super-pouvoirs et en forces (qui peuvent parfois être néfastes). Et COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS traite brillamment des thèmes de l'adolescence et de la métamorphose à travers une esthétique de science-fiction qui me touche : la colère va ainsi se transformer en fluide bleu et il y a une transposition de tous les sentiments humains qui nous habitent, nous détruisent ou nous dépassent et qui se voient tout d'un coup incarnés par des jets de glace ou des boules de feu. Ce symbolisme et ces métaphores augmentées sont à la fois pleins d'humour et très proches de la mythologie grecque et du Panthéon des divinités. Je trouve qu'une vraie émotion se dégage des effets spéciaux du film, qui prennent le relais de la réalité et créent de la poésie visuelle.

QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉE DANS LE PERSONNAGE DU LIEUTENANT SCHALTZMANN ?

Ce qui m'a plu est d'abord le duo qu'elle forme avec Moreau (Pio Marmaï). Ces deux personnages offrent deux couleurs et deux facettes différentes du métier de policier, ce qui était très stimulant à jouer. Le rôle du lieutenant Schaltzmann, c'est un peu le commissaire Gordon dans BATMAN ou Danny Glover dans L'ARME FATALE, il fonctionne comme un contrepoint et s'inscrit dans un tableau d'ensemble. Cette policière est assez nerveuse et énergique, ce qui instaure un bel équilibre avec le caractère nonchalant de Moreau. Et moi qui ai souvent des réflexes expressionnistes dans mon jeu et qui aime amener un décalage, je devais cette fois livrer une interprétation simple, claire et droite.

C'EST AUSSI CET ASPECT DE COMÉDIE D'ACTION POLICIÈRE QUI VOUS A SÉDUITE ?

Oui et le reste du casting a confirmé cette envie. Ce sont des comédiens, à part peut-être Swann Arlaud, qui viennent plutôt de la comédie : Benoît Poelvoorde, Leïla Bekhti, Pio Marmaï… Et qui viennent en plus d'horizons de cinéma très différents, allant du grand film populaire au film d'auteur plus confidentiel, en passant par le cinéma quasi underground. Cela donnait au film une coloration qui m'a beaucoup charmée. Et le tournage proposait tout un travail qu'on n'est généralement pas trop amené à faire en France. On sort des films de buste où l'on parle assis autour d'une table. Là il y a des corps qui bougent sans cesse et une volonté pour mon personnage de faire des bastons réalistes. Je m'étais déjà amusée dans LA LOI DE LA JUNGLE avec une scène de bagarre inspirée de Chuck Norris mais c'était dans un esprit burlesque. Alors que Douglas Attal souhaitait ici un plus grand réalisme de l'action.

LE TOURNAGE A-T-IL DONC EXIGÉ DE VOUS DES CHOSES INÉDITES DANS VOTRE CARRIÈRE ?

Oui, ce qu'il y avait de nouveau pour moi était de devoir viser une normalité du jeu, alors même qu'on est dans un univers de science-fiction. J'ai appris à manipuler des armes, j'ai appris à me prendre des balles dans le thorax de façon réaliste. On a beaucoup travaillé avec les cascadeurs et, comme mon personnage n'a pas de super-pouvoirs dans le film, il fallait montrer concrètement ce que ça fait d'encaisser des coups, ce que ça coûte physiquement d'en recevoir. Tout ceci donnait humanité et fragilité à cette héroïne. Sans compter que jouer sur des fonds verts avec des chutes câblées était une expérience parfaitement nouvelle pour moi.

« LE LIEUTENANT SCHALTZMANN, C'EST UN PEU LE COMMISSAIRE GORDON DANS BATMAN »

QU'EST-CE QUI VOUS PLAÎT LE PLUS DANS LE RÉSULTAT FINAL DE *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS* ?

Ce qui me plaît, comme c'est parfois le cas dans d'autres d'objets artistiques tels qu'un album musical ou une performance scénique, ce sont les différents niveaux de lecture. On peut aussi bien voir dans COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS une histoire haletante et un thriller tendu que se plonger dans la dimension plastique et voir les effets spéciaux comme une narration et une grammaire à part entière. La métaphore de la drogue offre aussi un symbolisme puissant et permet au film de proposer, comme d'autres récits de super-héros, des questionnements de fond sur le pouvoir : qui prend le pouvoir dans le monde, qui l'achète, qui l'usurpe ? C'est encore une autre couche de lecture qui permet d'avoir un véritable film-kaléidoscope.

« LA RÉALITÉ EST DEVENUE TELLEMENT DYSTOPIQUE QUE C'EST DU COUP LA SCIENCE-FICTION QUI DEVIENT RÉALISTE »

PENSEZ-VOUS QUE LE FILM PARTICIPE D'UN RENOUVEAU DU CINÉMA FRANÇAIS ?

Il y a en ce moment un mouvement général pour aider à ce que le cinéma de genre se développe en France et cela me fait très plaisir d'y participer. Parce que, si le cinéma de genre existait ces dernières années, il appartenait souvent à un public de « niches », comme on dit. Pouvoir traiter de ce décollement du réel et parler de l'expérience humaine avec des outils fantastiques devient encore plus intéressant quand les films ont une large visibilité. Le cinéma français a déjà été follement inventif par le passé, quand on remonte le temps et qu'on voit les œuvres de Jean Cocteau, Georges Franju, Alain Jessua, on se dit qu'on a fait des films d'anticipation et dystopiques hallucinants. Finalement, il fallait peut-être attendre que le monde devienne aussi étrange qu'il ne l'est en 2020 pour que les sujets fantastiques soient pleinement crédibles. La réalité est devenue tellement dystopique que c'est du coup la science-fiction qui devient réaliste.

Entretien avec BENOÎT POELVOORDE

MONTÉ CARLO

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA CULTURE DES SUPER-HÉROS ?

Comme j'ai fait du dessin, j'ai été très marqué à une époque par *Le Spirit*, un justicier masqué dessiné par Will Eisner. Petit, j'aimais aussi *Daredevil*, dont j'ai lu plusieurs albums. Et puis après j'ai adoré les films BATMAN parce que c'était Tim Burton. Mais disons que cette culture reste surtout incarnée pour moi par la bande dessinée ou les dessins en noir et blanc de Frank Miller. Ensuite, le monde des super-héros en lui-même et tous les détails de leur système, cela ne m'a jamais viscéralement intéressé.

POURQUOI AVOIR DONC JOUÉ DANS *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS* ?

Je connaissais le roman de Gérald Bronner et je le trouvais assez inadaptable. Et puis Douglas Attal est venu me proposer le film et j'ai vu qu'il savait parfaitement ce qu'il voulait et avait déjà le projet bien en tête, ce qui était très impressionnant. Et pour un premier long métrage, il n'avait vraiment pas choisi le sujet le plus simple. Car on est quand même en France. Et tu connais la différence entre le cinéma américain et le cinéma français ? Tu donnes un milliard à un Américain et il fait RENCONTRES DU TROISIÈME TYPE, tu donnes un milliard à un Français et il fait l'histoire de trois types qui se rencontrent… Donc, Douglas Attal aurait naturellement dû faire l'histoire de trois types qui se

rencontrent mais il s'est attaqué à un film de super-héros. Et il a su être très convaincant quand il m'a parlé de mon personnage de Monté Carlo.

CE PERSONNAGE VOUS A-T-IL DEMANDÉ UNE IMPLICATION PARTICULIÈRE AU TOURNAGE ?

Ce qui a été difficile pour moi au départ, c'était de jouer ce personnage au premier degré et de croire entièrement à cet univers de super-héros. Moi, comme un Européen fatigué et terre-à-terre, je posais plein de questions rationnelles mais Douglas Attal me ramenait dans le droit chemin et s'appuyait sur une sorte de Bible des super-héros. Car quand on m'a mis ma combinaison, j'ai eu tendance à vouloir en faire beaucoup et à surjouer, mais Douglas Attal ne voulait pas que je dise des choses ridicules et que je fasse des bêtises. Et il a bien fait. Mais une combinaison, c'est quand même chiant à porter et il faut savoir pourquoi on le fait. Moi j'ai les yeux rapprochés, je n'ai pas un physique à mettre un masque. Donc c'était courageux de me demander de jouer ça. Et puis je posais évidemment des questions sur la façon de me téléporter. Les Américains, eux, ne se posent pas toutes ces questions et sont très forts pour le premier degré. Je me souviens du film TWISTER : il y une moissonneuse-batteuse qui arrive à un moment dans la tronche des héros mais ils arrivent encore à faire une blague. Il faut vraiment croire à une telle situation pour soudain se permettre de sortir une blague.

VOTRE RÔLE D'ANCIEN JUSTICIER MÉLANCOLIQUE DEMANDAIT AUSSI UNE IMPORTANTE PART DE PSYCHOLOGIE.

La plupart des super-héros sont de toute façon dépressifs ou alors schizophrènes. Si tu prends Batman, excuse-moi, mais personne ne lui a demandé de s'occuper de nous. Les super-héros sont souvent des gens dont on se dit qu'ils ont quand même un petit problème. C'est le propre des super-héros de douter, ils ont des super-pouvoirs mais ils sont aussi fragiles. Et la difficulté psychologique d'un super-héros c'est finalement ce qui le rend super-héros, car l'extraordinaire se base forcément sur de l'humain. Si on prend mon personnage de Monté Carlo, ce qui l'affaiblit est aussi ce qui le rend fort. Ses super-pouvoirs s'amenuisent et il a la maladie de Parkinson. Mais douter, se sentir seul, c'est aussi ce qui le ramène à sa force. Et puis le livre de Gérald Bronner était un polar et le polar, qu'est-ce sinon un genre qui met en avant la dépression, le mal de vivre, la solitude ? Ensuite, Douglas Attal a brillamment intégré à tout cela de l'action, des effets spéciaux et une mise en scène spectaculaire.

« C'EST LE PROPRE DES SUPER-HÉROS DE DOUTER »

COMMENT LES SCÈNES D'ACTION SE SONT PASSÉES POUR VOUS, JUSTEMENT ?

J'en ai vraiment peu, mais j'étais quand même bien content de donner un coup de poing à un moment. C'est moi le plus vieux de ces super-héros et le rôle est plutôt facile : un type en peignoir assis dans son appartement qui tremblote. Mais les autres acteurs ont beaucoup de mérite. Je trouve par exemple que Clovis Cornillac était très à l'aise. Il n'avait pas beaucoup de jours de tournage, mais dès qu'il a mis son masque, ça marchait et on avait vraiment l'impression qu'il allait nous donner des ordres. Et puis Douglas Attal avait tellement le film en tête que ça facilitait l'implication dans l'action. Beaucoup de storyboards avaient été faits et travailler sur des fonds verts est devenu naturel. En ce qui me concerne, je ne referai plus de film de super-héros et Douglas Attal est celui qui a réussi à m'en faire faire un, donc je lui dis merci et le félicite. Me demander de jouer un super-héros, c'était quand même couillu, c'est un peu comme demander à Philippe Noiret de jouer la chose dans THE THING de John Carpenter.

QUE RETIENDREZ-VOUS AU FINAL DE CETTE EXPÉRIENCE FILMIQUE ?

Je retiens la grande capacité de toute l'équipe à croire au projet et à croire en cet univers de science-fiction. Moi je trouvais qu'il y avait des trucs rigolos dans mon look, comme cette petite moustache qui donne l'impression que j'ai une limace en-dessous du nez. Mais il était hors de question de jouer ça sur un registre parodique et mes partenaires de jeu me permettaient eux aussi de rester premier degré. Ce que faisait Vimala Pons était très compliqué par exemple. Elle vient d'un monde plus underground et elle a dû se plier à jouer des choses physiques. Elle et Leïla Bekhti se sont vraiment bien adaptées à ce monde de super-héros. Pio Marmaï, qui est un beau gosse et qui fait plein de pompes, avait sûrement plus de facilités à s'adapter mais il était parfait aussi. Et Swann Arlaud je l'adore, il est impeccable. Si j'étais metteur en scène, je le ferais tourner. Il était très intense en méchant. J'ai beaucoup d'admiration pour mes camarades de jeu.

« ME DEMANDER DE JOUER UN SUPER-HÉROS, C'ÉTAIT QUAND MÊME COUILLU »

Entretien avec LEÏLA BEKHTI

CALLISTA

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LA CULTURE DES SUPER-HÉROS ?

Quand j'étais petite, Wonder Woman me fascinait. Je me souviens aussi de Flash. Je regardais beaucoup la télé durant mon enfance et l'identification fonctionnait à plein régime. Quand j'étais au collège, j'ai ainsi cru à un moment avoir le même pouvoir que dans *Code Quantum* car j'avais vu quelqu'un déposer devant une librairie le journal « Le Monde » daté du lendemain. J'ai imaginé que j'avais un super-pouvoir me permettant de connaître les nouvelles du lendemain et de sauver des gens, même si j'ai très vite réalisé que ça ne marchait pas.

ET QU'EST-CE QUI VOUS A ATTIRÉE DANS *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS* ?

Il n'y a rien de plus joyeux et vertigineux pour une actrice que d'interpréter des choses qui sont loin d'elle. Jouer une super-héroïne offrait clairement ce dépaysement, au sein d'un projet où il y avait en plus toute une dimension d'amusement. J'étais aussi heureuse à l'idée de retrouver Benoît Poelvoorde, que j'avais eu la chance de rencontrer sur LE GRAND BAIN. Et puis j'aime beaucoup tourner dans des premiers films. Douglas Attal a passé des années entières sur ce projet ambitieux et c'était très plaisant de le voir se donner à fond sur le plateau. D'autant que l'intelligence du film est selon moi de ne pas avoir voulu copier

CALLISTA A ÉGALEMENT CE RÔLE CENTRAL D'ÉDUCATRICE QUI A DES VISIONS DU FUTUR.

Je trouve que Douglas Attal nous a offert à Vimala Pons et à moi deux rôles de femmes assez fortes. Schaltzmann et Callista se battent, que ce soit au sens propre ou au sens figuré, et elles en imposent. Callista a décidé de faire quelque chose de concret de son super-pouvoir après le démantèlement du Pack Royal et j'aime bien ce côté social, le fait qu'elle aide des jeunes en difficulté et ait cette fonction d'éducatrice. Douglas Attal a en plus féminisé mon rôle par rapport au roman et je lui ai dit que cela ne me faisait pas peur de me battre et d'assumer une dimension physique. Je n'aurais jamais imaginé au début de ma carrière que je serais un jour en combinaison avec des cheveux bleus et un masque. C'était vraiment excitant et le tournage fut pour moi aussi joyeux que sportif.

les superproductions américaines mais d'offrir au contraire une vraie œuvre française de super-héros. Qui, au niveau de la musique, de la lumière ou des effets spéciaux, s'avère très réussie.

L'ÉCRITURE DES PERSONNAGES JOUE AUSSI DANS CETTE RÉUSSITE.

Tout à fait. Le personnage de Monté Carlo m'a beaucoup touchée, car il pose la question de ce que devient un super-héros qui perd peu à peu ses pouvoirs. C'est quelqu'un qui n'a vécu que pour cela, qui s'est façonné à travers ses pouvoirs mais qui a désormais la maladie de Parkinson et qui se retrouve confronté à un vide. J'aime aussi le fait que mon personnage Callista ait en quelque sorte raccroché les gants mais qu'elle essaie toujours d'utiliser ses pouvoirs à bon escient. Les anciens membres du Pack Royal ont été traumatisés par un événement et chacun continue sa route en se disant que ses pouvoirs ne l'ont pas forcément rendu très heureux ni serein face à la vie. C'était stimulant à jouer. La recherche avec Douglas Attal du look de Callista fut aussi un moment important. Tout comme le travail avec Manu Lanzi, le régleur des cascades : je lui ai proposé qu'on voie la fatigue de Callista dans les chorégraphies car j'avais envie qu'elle apparaisse essoufflée et humaine.

« L'INTELLIGENCE DU FILM EST DE NE PAS AVOIR VOULU COPIER LES SUPERPRODUCTIONS AMÉRICAINES »

QU'EST-CE QUI VOUS PLAÎT LE PLUS AU FINAL DANS LE FILM ?

Je trouve déjà que le casting, Pio Marmaï en tête, est superbe. Et le fait que le film s'ancre dans un Paris très populaire est une bonne idée, il n'y a pas d'effet carte postale mais une façon très terrienne d'utiliser la ville. Le résultat me rend vraiment fière car Douglas Attal a fait le film qu'il avait envie de faire, sans frustration et sans rien s'interdire. Et puis ça fait du bien de voir en France une œuvre qui s'adresse autant aux jeunes qu'aux moins jeunes et qui pose cette question de savoir ce qu'on ferait avec des super-pouvoirs. Un tel film fait du bien par les temps qui courent, où l'on a quand même cette crainte que la culture s'éteigne petit à petit mais où l'on se doit d'être optimiste. On fait rêver le public avec ces super-héros qui sont au fond très humains. C'est un film qui a la tête dans les nuages mais les pieds ancrés dans le sol. Et j'aime cette idée.

« C'EST UN FILM QUI A LA TÊTE DANS LES NUAGES MAIS LES PIEDS ANCRÉS DANS LE SOL »

Entretien avec SWANN ARLAUD

NAJA

QUE REPRÉSENTE POUR VOUS LE CINÉMA DE SUPER-HÉROS ?

Au départ, ce n'est pas vraiment le cinéma que je vais voir ni celui auquel je participe. Mais je pense que cela n'arrive qu'une seule fois dans la vie d'un acteur, surtout en France, de se voir proposer un rôle de méchant dans un film de super-héros. Et comme il y avait un aspect jouissif dans le projet de Douglas Attal et un scénario assumant sa propre personnalité, la proposition était particulièrement excitante.

QU'EST-CE QUI ÉTAIT LE PLUS EXCITANT DANS CETTE PROPOSITION ?

Le fait que le personnage de Naja offre tout d'un coup un espace pour jouer comme jouent les enfants. Dans le cinéma français, on n'a généralement pas l'espace pour en faire beaucoup, on est souvent dans un principe de sous-jeu ou de minimalisme. Mais là, il y avait soudain la possibilité d'en faire plus. J'ai en plus eu une longue discussion avec Douglas Attal et sa coscénariste Mélisa Godet pour dessiner les contours du personnage et s'amuser avec l'idée qu'il pouvait être un enfant blessé

et capricieux. Moi je ne me voyais pas jouer juste un méchant, il fallait lui trouver des faiblesses. Après cette discussion, les scénaristes ont trouvé l'idée de la toupie taïwanaise et aussi l'idée d'un personnage qui a tout le temps mal à la tête et qui est migraineux. Naja a ainsi pris une dimension qui me l'a rendu plus crédible par rapport à ce dont j'étais capable de jouer et ce dans quoi j'étais capable de me projeter.

VOYEZ-VOUS PLUTÔT NAJA COMME UN PERSONNAGE TRAGIQUE OU COMIQUE ?

Il était important que le personnage soit complexe, pour pouvoir le jouer à la fois comme un vrai méchant et comme quelqu'un de pathétique et ridicule. Il fallait que ça puisse être drôle et qu'en même temps il puisse devenir touchant quand on déploie son histoire passée. Je n'ai donc pas envisagé Naja comme un rôle comique et l'ai joué au premier degré. Mais il est vrai que, dans ses crises, j'avais envie d'assumer une part de ridicule. Il est méchant mais aussi très fragile, il y a plusieurs sous-couches.

LE TOURNAGE FUT FORCÉMENT UNE EXPÉRIENCE UNIQUE DANS VOTRE FILMOGRAPHIE…

J'ai tourné toutes mes scènes dans cet hippodrome désaffecté qui est le lieu du méchant et qui était un décor très impressionnant. Ce qu'il y avait de vraiment nouveau pour moi concernait les effets spéciaux. Le fait d'être relié à un câble avec un harnais et de décoller avec Pio Marmaï à je ne sais combien de mètres du sol, c'était très technique. Moi déjà j'étais pété de trouille parce que j'ai le vertige. Alors tant que j'étais dans les bras de Pio, ça allait, mais dès qu'ils m'ont lâché et que je me suis retrouvé tout seul là-haut ça a été dur. Car j'étais vraiment très très haut. Et il y avait plus

« DOUGLAS A TOTALEMENT RÉUSSI SON COUP »

globalement ce besoin de croire à ce qu'on joue. Les Américains ont cette capacité à croire très loin, alors qu'on a en France une sorte de défiance qui nous fait dire : « Je ne vais quand même pas monter sur la table en slip ». Quand Naja casse les petites ampoules et les sniffe pour avoir la force du feu, il n'y avait pas d'autre solution que de croire fermement à la situation et de s'y abandonner.

QU'EST-CE QUI VOUS SÉDUIT LE PLUS AU FINAL DANS *COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS* ?

J'aime le fait de voir un film avec un ton français et un attachant duo de héros. Pio Marmaï et Vimala Pons sont vraiment excellents, je suis heureux de les regarder pendant 1h40, ils me font rire et plaisir. Et le film parvient à ne pas abuser des effets spéciaux et à faire en sorte qu'ils soient toujours très réussis et au service de l'histoire. Le look de chaque protagoniste est également déterminant. Tout le travail qui a été fait pour mon personnage de Naja, au costume, à la coiffure et au maquillage, m'a énormément aidé et m'a permis de mieux me sentir dans sa peau. Toutes les équipes du film étaient géniales.

PENSEZ-VOUS QUE LE FILM FERA ÉCOLE ?

Je pense qu'il y a actuellement une nouvelle génération qui pousse le cinéma français un peu plus loin vers le genre. Même si cette idée du genre reste très large. On revient surtout d'une longue période d'un cinéma très réaliste, souvent social et ancré dans le réel. Moi j'aime beaucoup ce cinéma-là, au sein duquel j'ai grandi. Mais cette nouvelle génération, certainement parce qu'elle a aussi été nourrie par un cinéma asiatique ou américain, tente d'aller ailleurs. Et ça donne envie d'y participer. Douglas Attal a porté le projet de COMMENT JE SUIS DEVENU SUPER-HÉROS pendant près de dix ans et c'était impressionnant de voir qu'il savait vraiment où il allait. Parce qu'encore une fois, on a ce réflexe un peu frileux en France qui fait que c'est difficile de sortir des codes connus et de proposer quelque chose de nouveau. Mais Douglas Attal a donc eu le courage et le talent d'explorer les super-héros pour son premier film. Et il a totalement réussi son coup.

Liste
ARTISTIQUE

PIO MARMAÏ	LIEUTENANT MOREAU
VIMALA PONS	LIEUTENANT SCHALTZMANN
BENOÎT POELVOORDE	MONTÉ CARLO
LEÏLA BEKHTI	CALLISTA
SWANN ARLAUD	NAJA
GILLES COHEN	CHAIRMONT
CAMILLE JAPY	CAGHIERI
LÉONIE SOUCHAUD	LILY
LOUIS PERES	RUDY
THÉO CHRISTINE	ISMAEL

Liste TECHNIQUE

RÉALISATEUR ..... DOUGLAS ATTAL
SCÉNARIO, ADAPTATION, DIALOGUES DE ..... DOUGLAS ATTAL
..... MÉLISA GODET
..... CHARLOTTE SANSON
AVEC LA COLLABORATION DE ..... CÉDRIC ANGER
..... GÉRALD BRONNER
D'APRÈS LE ROMAN ÉPONYME DE ..... GÉRALD BRONNER
PRODUCTEURS ..... ALAIN ATTAL
..... EMMA JAVAUX
..... MARIE JARDILLIER
DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE ..... NICOLAS LOIR
CHEF DÉCORATEUR ..... JEAN-PHILIPPE MOREAUX
MONTEUR ..... FRANCIS VESIN
CHEF OPÉRATEUR SON ..... NICOLAS PROVOST
..... MARC DOISNE
1ER ASSISTANT RÉALISATEUR ..... CHRISTIAN ALZIEU
CHEFFE COSTUMIÈRE ..... MAÏRA RAMEDHAN LÉVI
PRODUCTEUR EXÉCUTIF ..... XAVIER AMBLARD
DIRECTRICE DE PRODUCTION ..... SANDRINE PAQUOT
DIRECTEUR DE POST-PRODUCTION ..... NICOLAS MOUCHET
MUSIQUE ORIGINALE ..... NINO VELLA
..... ADRIEN PROVOST
SUPERVISATION MUSICALE ..... EMMANUEL FERRIER
EFFETS SPÉCIAUX ..... MIKROS
..... LA COMPAGNIE GÉNÉRALE DES EFFETS VISUELS,
..... SUPERVISÉS PAR ALEXIS WAJSBROT
CRÉATION MASQUES ET UNIVERS ..... ATELIER 69,
..... SUPERVISÉE PAR OLIVIER AFONSO
DIRECTRICE DE CASTING ..... PASCALE BERAUD

COPRODUCTION ..... TRÉSOR FILMS
..... LES PRODUCTIONS DU TRÉSOR
..... ARTÉMIS PRODUCTIONS
..... RTBF (TÉLÉVISION BELGE)
AVEC LES PARTICIPATIONS DE ..... OCS
AVEC LE SOUTIEN DE ..... LA REGION ÎLE DE FRANCE
..... ET DU CNC (CRÉATION VISUELLE ET SONORE NUMÉRIQUE)
EN COPRODUCTION AVEC ..... SHELTER PROD
EN ASSOCIATION AVEC ..... TAXSHELTER.BE & ING
AVEC LE SOUTIEN DU TAX SHELTER DU GOUVERNEMENT FÉDÉRAL DE BELGIQUE

PHOTO : SHANNA BESSON & EDDY BRIÈRE